

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé le 1^{er}. Janvier 1782. Le prix de l'année complete, en douze volumes joliment imprimés, est d'une demi-guinée.

La souscription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1^{er}. Janvier de cette même année. Le prix est également d'une demi-guinée pour douze volumes, dont il en paroît un chaque mois, le même jour qu'il est publié à Paris. Ceux qui prendront l'année 1782 complete, & qui souscriront en même tems pour l'année courante 1783, payeront une guinée pour les deux années ensemble. Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

AOUST 1783. N^o. VIII.

O N S O U S C R I T

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXII.





LA MONTRE.

Au retour d'une visite qu'elle venoit de rendre à l'une de ses meilleures amies , la jeune Charlotte rentroit chez ses parens d'un air triste & pensif. Elle trouva ses freres & ses sœurs qui jouoient ensemble avec cette joye vive & pure dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, & de les animer par son enjouement naturel , seule dans un coin de la chambre , elle paroissoit souffrir

LA MONTRE.

de l'air de gaité qui regnoit autour d'elle , & ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisoit pour la tirer de son abattement. Son pere qui l'aimoit avec tendresse , fut très inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractere. Il la fit asseoir sur ses genoux , prit une de ses mains dans les siennes , & lui demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est rien, rien du tout , mon papa , répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin pressée plus vivement , elle lui dit que toutes les petites demoiselles qu'elle venoit de voir chez son amie , avoient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique

sans vanité aucune d'elles, ne fut si avancée pour les talens & pour l'instruction. Elle cita surtout Mademoiselle de Richebourg, à qui son oncle avoit donné une montre d'or entourée de brillans. Oh quel plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si belle montre à son côté !

Voilà donc le sujet de ta peine, lui dit M. de Fonrose en fouriant ? Dieu merci, je respire. Je te croyois attaquée d'un mal plus sérieux. Que voudrois-tu donc faire d'une montre, ma chere Charlotte ?

CHARLOTTE.

Eh, mon papa, ce qu'en font les autres. Je la porterois à ma

8 *LA MONTRE.*

ceinture , & je regarderois à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE.

A tout moment ? Tes quart-d'heure sont ils si précieux ? Ou est-ce que les jours de la soumission & de l'obéissance te paroïtroient si longs ?

C H A R L O T T E.

Non , mon papa , vous m'avez dit souvent que je suis dans la saison la plus heureuse de la vie.

M. DE FONROSE.

Si ce n'est donc que pour savoir quelquefois où tu en es de la journée , n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin ?

CHARLOTTE.

Oui , mais lorsqu'on est en haut bien occupée de ce que l'on fait , on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi pour leur demander l'heure. Il faut se détourner & descendre. C'est du tems perdu. Au lieu qu'avec une montre on voit cela tout de suite , sans importuner personne, & sans se déranger.

M. DE FONROSE.

Il est vrai que c'est fort commode , quand ce ne seroit que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie , lorsque par politesse ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE.

Quel plaisir vous prenez toujours
à me désoler par votre badinage !

M. DE FONROSE.

Eh bien , si tu veux que nous
parlions plus sérieusement , avoue
moi avec franchise quel est le motif
qui te fait desirer une montre avec
tant d'ardeur.

CHARLOTTE.

Je vous l'ai dit , mon papa.

M. DE FONROSE.

C'est le véritable que je demande.
Tu fais que je ne me paye pas de
raisons en paroles. Tu crains peut-
être de te l'avouer. Je vais te l'ap-
prendre , moi qui me pique envers

toi d'une plus sincere amitié que toi-même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté: Ho ho, voyez quelle belle montre a cette petite demoiselle ! Il faut qu'elle soit bien riche ! Or, dis-moi si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres , & d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans. As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son pere ? En consideres-tu davantage celles qui sont plus riches que toi ? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connoitrois pas , au lieu de dire : Voilà une demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte

12 *LA MONTE.*

cette montre ! ne dirois-tu pas plutôt :
Voilà une montre d'un travail bien
estimable que porte cette demoiselle !
Si une montre peut faire honneur ,
c'est à l'habileté de l'horloger qui
l'a faite , & au goût de celui qui l'a
commandée ou choisie. Mais pour
celui qui la porte , je ne lui dois
que du mépris s'il veut en tirer
vanité.

C H A R L O T T E.

Mais , mon papa , vous semblez
toujours me parler comme si c'étoit
par ce motif que je l'eusse désirée.

M. DE FONROSE.

Je ne te cacherai point que je
le soupçonne terriblement. Tu ne
veux pas en convenir encore. A la

bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre soit un meuble bien utile, puisque vous en avez une, vous qui êtes si philosophe !

M. DE FONROSE.

Il est vrai que je ne pourrois guère m'en passer. Tu fais que les occupations de mon cabinet sont interrompues par des devoirs publics, qui demandent de l'exactitude & de la ponctualité ?

CHARLOTTE.

Et moi, n'ai-je pas aussi vingt

14 *LA MONTRE.*

exercices différens dans la journée ?
Que diriez-vous, si je ne donnois pas
à chacun la mesure de temps qu'il
exige ?

M. DE FONROSE.

C'est juste. Tu vois que je ne
fuis pas obstiné. Quand on m'allegue
des raisons frappantes, je m'y rends.
Eh bien, ma chère fille, tu auras
une montre.

CHARLOTTE.

Badinez-vous, mon papa ?

M. DE FONROSE.

Non certainement, & dès ce jour
même. Pourvu que tu n'oublies pas
de la prendre quand tu fortiras.

CHARLOTTE.

Pouvez-vous me le demander ?

LA MONTRE. 15

Oh, je suis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui quand je suis allée chez Mademoiselle de Monteuil.

M. DE FONROSE.

Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison. Mlle. de Richebourg y fera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE.

Tu fais ma chambre à coucher ?
A côté de mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie.
Elle est à toi.

CHARLOTTE.

Quoi ! cette grande patraque du

16 *LA MONTRE.*

temps du roi Dagobert, qui lui a servi peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens !

M. DE FONROSE.

Elle est fort bonne, je t'affure. On ne les faisoit pas autrement du vivant de mon pere. Je l'ai trouvée dans son héritage ; & je me faisois un devoir de la garder pour moi-même. Mais en te la donnant, elle ne sortira pas de la famille : & j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE.

Oui, mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand-papa ?

M. DE

LA MONTRE. 17

M. DE FONROSE.

Eh, c'est-là que je t'attendois.
Tu vois que ce motif d'utilité que
tu m'alléguois avec tant d'importance,
n'est qu'un vain prétexte dont
ta vanité cherchoit à se couvrir,
puisque cette montre te rendroit le
même service que tu pourrois attendre
d'une montre d'or enrichie des
plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser
des vains propos des autres ?
D'ailleurs ils ne pourroient que faire
honneur à ton caractère. La solidité
de la montre passeroit pour l'emblème
de celle de tes goûts.

CHARLOTTE.

Mais ne pourrois-je pas en avoir
Avût 1783. E

18 *LA MONTRE.*

une qui fût en même temps solide & d'une forme agréable ?

M. DE FONROSE.

Tu crois donc que cela feroit ton bonheur ?

CHARLOTTE.

Oui, mon papa, je me croirois fort heureuse.

M. DE FONROSE.

Je voudrois que ma fortune me permit de te convaincre par ta propre expérience combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles est frivole & passagere. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderois guere plus ta montre, qu'au bout d'un mois tu ou-

LA MONTRÉ. 19

blierois de la monter, & que bientôt elle ne feroit pas mieux réglée que ta folle imagination.

C H A R L O T T E.

Ne pariez point, mon papa. Vous perdriez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE.

Je ne veux pas aussi parier ; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit risquer l'épreuve, & qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

C H A R L O T T E.

Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bon-

heur, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse ?

M. DE FONROSE.

Si je le pense, ma fille ? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placés la Providence, & des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état dans le monde si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aïssance pour lui faire jeter un œil d'envie sur quelques filons du champ de son voisin, tan-

dis qu'elle persuade au maître d'un vaste royaume, que les provinces qui le bornent, manquent à ses états pour les arrondir. De-là naissent entre les princes ces guerres cruelles qui désolent la terre, & entre les particuliers ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrelent & les avilissent. Quels étoient tes propres sentimens envers Mlle. de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à son côté ? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoit autrefois vers le sien ? Lui aurois-tu rendu dans ce moment les services dont tu te ferois fait hier une joye si pure ? Mais cette

22 *LA MONTRE.*

inimitié secrète que sa montre t'inspireroit contre elle, ta montre ne l'inspireroit elle pas contre toi à tes meilleures amies, & peut-être à tes freres & à tes sœurs ? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité, tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur & du sang, les plus tendres affections de la nature ! Pourrois-tu te croire heureuse à ce prix ?

CHARLOTTE.

O mon papa, vous me faites frissonner.

M. DE FONROSE.

Eh bien, ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits déraison-

nables qui troublent ton repos. Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition où le ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture saine & abondante, des vêtemens propres & commodes pour toutes les saisons ? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société ? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans ? Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier & tes boucles d'oreilles de perles fausses ? Ne

faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses ? Encore te faudroit-il de plus des dentelles, de riches étoffes & des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, & visiter les personnes du plus haut rang. Mais pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, & des ameublemens précieux ? Vois com-

LA MONTRE. 25

bien une premiere fantaisie satisfaite engendre d'innombrables besoins ! Ils vont ainsi toujours en s'accroissant, jusqu'à ce que pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, & regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumoient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te feroit arrivé à toi, à tes sœurs, & à tes freres, si ma tendresse & mes réflexions ne m'avoient fait profiter pour votre avantage de toutes ces déplorables

expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse auroit peut-être ménagé mes forces autant qu'il auroit flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction & vos plaisirs, j'aurois été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin quel auroit été mon sort & le vôtre ? Je vous aurois vû croître dans le désordre & la stupidité. Je n'aurois pû attendre de vous dans ma vieillesse les soins que je vous aurois refusés dans l'enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurois languï longtemps dans les mépris d'une juste

misère. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurois laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite ? J'aurois fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir & de la terreur ; & vos malédictions m'auroient poursuivi jusques au-delà de ma tombe.

O mon papa, quelle étoit ma folie, s'écria Charlotte, en se jettant à son cou ! Non non, je ne veux plus de montre ; & si j'en avois une, je vous la rendrois à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du senti-

ment & de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa première gaité ; & lorsqu'elle voyoit quelque bijou précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre, que de lui porter la plus légère envie.

C A R O L I N E.

L'AIMABLE petite Caroline, dont je vous ai déjà parlé quelquefois, étoit allée à la campagne avec sa mere, à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de souliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mere en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, & de les lui ap-

porter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mere eut essayé les siens, on chercha partout la petite fille, pour lui faire prendre mesure. On va l'appeller dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir longtems attendue, se retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée que Caroline reparoit tout-à-coup.

Où étiez-vous donc, ma fille, lui dit sa mere ?

Là, maman, répondit-elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes vous pas sortie lorsque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien, est-ce que votre cordon-
donnier vous fait peur ?

Non, maman. Mais il auroit
bien vu à mes souliers que ce n'étoit
pas lui qui me les avoit faits. J'au-
rois eu beau dire ; il auroit cru que
je lui aurois ôté ma pratique. Le
pauvre M. David ! il auroit été
tout fâché.

LES OYES SAUVAGES.

LE jeune Raymond voyoit un jour une troupe d'oyes sauvages qui travërsoient les airs, à-demi cachées dans les nues ; & il admiroit la hauteur & l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près de lui. Mon papa, lui dit Raymond, vous prenez soin de faire nourrir les oyes que nous avons dans notre basse-cour. Mais les oyes sauvages, qui les nourrit ?

M. DE LAVAL.

Personne, mon ami.

RAYMOND

LES OYES SAUVAGES. 33

RAYMOND.

Comment font-elles donc pour vivre ?

M. DE LAVAL.

Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des aîles ?

RAYMOND.

Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler ?

M. DE LAVAL.

C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu une partie de leurs forces & de leur instinct.

Août 1783.

C

34 *LES OYES SAUVAGES.*

RAYMOND.

Par bonheur elles ne se trouvent pas fort à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

M. DE LAVAL.

Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin ; mais tu fais dans quelles vues ; pour les manger aussitôt qu'elles sont engraisées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant d'elles-mêmes leur nourriture, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi parmi les hommes. Celui qui seroit assez lâche pour se reposer entièrement sur les autres du soin de sa subsistance, perdrait toute l'énergie de son esprit, & seroit obligé

LES OYES SAUVAGES. 35

de se vendre à un maître pour un morceau du pain. Celui qui se sent au contraire assez de courage pour chercher à pourvoir lui seul à ses besoins, jouit de l'indépendance de son ame, & ne perd rien de la vigueur de ses facultés. Ce n'est pas que chacun de nous doive vivre à part uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux dont je te propose l'exemple, forment entre eux des sociétés fort bien réglées. On les voit couvrir les œufs & soigner les petits des meres qui perdent leur vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement, lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les

36 *LES OYES SAUVAGES.*

autres & leur faciliter le voyage. Raymond, ces deux especes d'oifeaux n'en formoient qu'une originaiement. Tu vois quelle différence a mis entre eux leur maniere de vivre.

RAYMOND.

O mon papa, ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vive ceux qui savent fendre les airs !

UN PETIT PLAISIR CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

L O U I S E.

BON JOUR, ma petite maman. Voyez vous ? Nous sommes déjà prêtes. Oh ! si le bateau pouvoit arriver tout de suite !

M D E. D E L O R M E.

Patience. Il n'est que six heures. Venez, nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

H E N R I E T T E.

Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière.

Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer sans perdre une minute.

(Elles courent dans le jardin, & entraînent leur mere vers l'allée).

C H A R L O T T E.

Ah, ma chere maman, comme le tems est beau ! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la riviere ! On diroit qu'il y jette des milliers de diamans. Ce sera un plaisir, un plaisir ! n'est-il pas vrai ? Quelle joye de revoir la bonne Marthe qui a servi si longtems chez nous !

M D E. D E L O R M E.

Oui, me enfans, elle sera bien aise de vous voir aussi. J'en suis sûre.

changé contre un plus grand. 39

HENRIETTE.

Combien y a-t-il d'ici chez elle ?

MDE. DELORME.

Nous ferons à peu près une heure sur l'eau. Ensuite il y aura bien pour trois quarts-d'heure de marche, car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

HENRIETTE.

Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeuner. Et après cela ? dites-nous encore, ma bonne maman, que ferons-nous pour nous divertir ?

MDE. DELORME.

Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le

voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir de fleurs, & attraper des papillons.

CHARLOTTE.

Laissez-moi vous conduire. J'ai déjà fait le voyage avec maman : je vous menerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

M^{DE}. D E L O R M E.

Tu as raison. Je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, & je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE.

Ah, c'est bien cela. Y a-t-il de droles d'histoires ?

changé contre un plus grand. 41

MDE. DE LORME.

Tu verras.

CHARLOTTE.

Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée : & alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, & entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE

(qui dans l'intervalle est allée sur le bord de la rivière).

Le bateau ! le bateau ! le voici qui vient ! Où est Louise ? N'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend ? Louise ! *(Elle court vers elle).* Louise ! Le bateau ! le bateau !

LOUISE (*accourt en sautant*).

Le bateau, ma sœur ? Oh, c'est bon ! Faites-moi d'abord à vous deux une piece de vingt-quatre fols. Il y a là bas une femme & un vieillard avec quatre enfans, à qui je les apporterai. Je ferai bientôt de retour.

MDE. DELORME.

Où as tu donc vu ces pauvres gens ?

LOUISE.

Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du monde. Deux pauvres enfans font venus à moi. Oh, ma chere maman, comme ils font déguenillés ! Et comme ils ont

changé contre un plus grand. 43
l'air d'avoir faim ! Il y en a deux
autres tout petits, petits comme mon
frere Paulin.

MDE. DELORME.

Venez, mes amies, il faut les aller
voir.

LOUISE.

Oui, oui, je leur ai dit d'attendre,
que je leur apporterois quelque
chose.

*(Elles vont toutes ensemble à la
petite porte du jardin, où elles trou-
vent la pauvre famille. Le vieil-
lard est assis sur une borne. La fem-
me est appuyée contre la muraille,
tenant un enfant sur son sein. Une
jeune fille d'environ dix ans en porte
un autre dans ses bras. Un petit gar-
çon joue sur le chemin avec des
caillaux).*

MDE. DE LORME.

(Bas) O Dieu, quelle misere!*(Haut)* Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Appuyez vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc ?

LA PAUVRE FEMME.

Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari étoit pêcheur. On est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau du Roi. Il est revenu rongé de scorbut & de misere. Il avoit perdu ses forces, & ne pouvoit plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînoit trop longtems. Nos créanciers ont

changé contre un plus grand. 45

pris ce qui nous restoit, & comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de sa bouche & de celle de ses enfans pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin, & quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussitôt que je me suis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être plus long tems à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville. Mais il y a bien loin encore ; & je ne fais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

MDE. DE LORME.

Et quel est ce vieillard ?

LA PAUVRE FEMME.

C'est mon pere, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, & je me faisois une joye de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Hélas ! c'est sa misere qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une grande épine. Je l'ai ôtée, mais la fatigue a enflammé la playe. Sa jambe est toute enflée, & il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le pan-

changé contre un plus grand. 47
fer, & un morceau de pain pour mes
pauvres enfans.

Mde. D E L O R M E.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.
Je vais y pourvoir. Entrez dans le
jardin pour nous attendre, & asseyez-
vous sur ces sièges.

*(Elle s'éloigne avec ses filles qui
ont attentivement écouté le récit de
la pauvre femme. Charlotte a té-
moigné son attendrissement par des
larmes. Louise a partagé entre les
enfans de petits gâteaux qu'elle avoit
dans sa poche pour le voyage. Hen-
riette, après avoir donné la main
au vieillard pour le soutenir, est
allée prendre le plus petit enfant des
bras de la jeune fille, qui les laisse*

*Un petit Plaisir
tomber à ses côtés de fatigue & d'é-
puisement).*

Mde. DELORME

*(à ses filles, en marchant vers la
maison).*

Eh bien, que dites-vous de ces malheureux ? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre pere chercher du linge, des bas & des fouliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces legers secours à leur donner.

CHARLOTTE.

Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misere. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire
beaucoup

changé contre un plus grand. 49

beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils alloient tomber malades sur la route ! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres ! Si vous leur donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, & qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette dame qu'ils vont chercher ?

Mde. DE L O R M E.

Me connois-tu assez peu, ma chere fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, si je le pouvois ? Mais, hélas ! cela n'est pas en mon pouvoir. Tu fais que nous ne sommes pas riches.

Août 1783.

D

Je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudroit pour cela.

C H A R L O T T E.

S'il ne falloit que ce que nous avons ?

H E N R I E T T E.

Ah, ce seroit de bon cœur !

Mde. D E L O R M E.

Et combien avez-vous ?

C H A R L O T T E.

J'ai six francs, moi.

H E N R I E T T E.

Moi, trois livres.

Mde. D E L O R M E.

Et toi, Louise ?

changé contre un plus grand. 51

LOUISE.

Je n'ai plus rien, maman. J'ai
glissé six fols que j'avois dans la
poche du pauvre vieillard.

Mde. DELORME.

Vous n'avez donc que neuf francs
à vous deux ? Cela ne suffiroit pas
de moitié. Je ne vois qu'un moyen
de compléter la somme.

CHARLOTTE.

Et lequel, s'il vous plait ?

Mde. DELORME.

Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE.

Pourquoi donc ?

LOUISE,

Dites, dites toujours, maman.

Mde. DE LORME.

Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a longtemps que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusé bien des choses pour en faire les frais. Car il ne faut pas seulement payer le bateau ; il faudra dans le premier village acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe, pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse, mais il vous appartient, & vous êtes libres d'en faire tout l'usage qu'il vous plaira. En le joignant à

changé contre un plus grand. 33

celui que vous avez de vos épargnes, il seroit possible d'avoir un charriot pour les pauvres gens, & de les défrayer sur la route jusques à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand, je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

L O U I S E.

Oh, ce seroit bien fâcheux.

Mde. D E L O R M E.

J'en aurois moi-même quelque regret. Louise, va dire au batelier de préparer sa voile.

L O U I S E.

Tout - à - l'heure, maman. (*Elle reste & regarde ses sœurs*).

HENRIETTE.

Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE.

Je fais bien ce que j'aurois à faire
pour moi.

HENRIETTE.

Et moi aussi, sans la pauvre
Louise.

LOUISE.

Moi, mes sœurs ? il n'y a que
Marthe qui me fâche ; mais je lui
écrirai.CHARLOTTE (*avec joye*).Eh bien, maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez
notre argent pour ces pauvres malheureux.

changé contre un plus grand. 55

Mde. DE L O R M E.

Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le tems est beau ; & quel plaisir nous aurions dans notre promenade.

C H A R L O T T E.

Ah, je n'en aurois plus dès qu'il me viendrait cette pensée : Tu te fais voiturier bien à ton aise ; & toute une honnête famille meurt de lassitude pour ta dureté.

H E N R I E T T E.

Ne sont ils pas de la même espee que nous ? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joye en passant !

Mde. DELORME.

Tu ne dis rien, Louise ?

LOUISE.

Maman, je pensois que tout notre plaisir n'est pas perdu. Nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin. Ce sera toujours une promenade.

MDE. DELORME (*en les embrassant*).

O mes cheres filles, quelle félicité pour moi de vous voir des cœurs si compatissans & si généreux ! Vous ne manquerez jamais de plaisirs sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations & de vos sacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance.

changé contre un plus grand. 57

(Mde. Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier en lui payant sa journée.

Les trois petites Demoiselles vont & viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vieillard. Henriette & Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mere).

HENRIETTE.

Ah, ma chere maman ! il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux quand nous leur avons porté, moi une grande écuelle de lait, & Louise du pain. Ils se pressoient autour de leur mere,

en frappant dans leurs mains de surprise & de joye.

L O U I S E.

Je craignois qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paroïssent affamés.

C H A R L O T T E.

Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à manger à son petit frere qui ne sait pas encore se nourrir tout seul.

Mde. D E L O R M E.

La pauvre fille est bien à plaindre. Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura

changé contre un plus grand. 59

pas le tems de s'instruire ; & la voilà pour toute sa vie une femme très misérable. Au lieu que si elle avoit le moyen d'apprendre un métier, elle pourroit un jour être fort utile à sa mere, & l'aider à nourrir les autres enfans.

LOUISE.

Eh bien, maman, faites une chose. Mettez-la près de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre & tricoter, ensuite vendre son ouvrage, & en envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE.

Ce n'est pas une mauvaise tournure au moins dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE.

Oui, maman, faites nous ce plaisir. Pensez-vous si cette bonne fille alloit devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour ? Il faudroit qu'elle en revînt à mendier ; & nous ne l'aurions servie en rien du tout.

Mde. DELORME.

Mais savez vous bien, mes enfans, à quoi vous vous engagez ? Prenez-y garde.

CHARLOTTE.

Et à quoi donc, maman ?

Mde. DELORME.

Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison,

changé contre un plus grand. 61

il faudra lui donner des habits ;
& je n'en ai guère le moyen. Je me
trouverai obligée de retrancher sur
les vôtres ce que les siens pour-
roient coûter. Au lieu de fourreaux
de taffetas dont je voulois vous faire
présent, vous ne pourriez en avoir
que de toile : au lieu de plumes
& de fleurs d'Italie, vous n'auriez
qu'un ruban tout simple sur votre
chapeau : & je ne vois plus que la
ferge & l'étamine, pour faire vos
déshabillés.

C H A R L O T T E.

J'avois pourtant dit à Rosalie
que j'aurois bientôt un habit de
foye tout comme elle.

H E N R I E T T E.

La toile ne pare jamais si bien,
n'est il pas vrai, maman ?

MDE. DELORME.

Non sans doute.

HENRIETTE

(après avoir fait quelques réflexions),

Mais si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille feroit encore une bien plus triste figure avec ses haillons.

CHARLOTTE.

Et puis, si elle les portoit plus longtems, ne courroit-elle pas le risque de devenir malade ? Vous m'avez dit souvent que rien n'étoit si mal-sain que la mal-propreté.

Mde. DELORME.

Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi, Louise, que dis-tu de ma pro-

changé contre un plus grand. 63

position ? Serois tu contente de porter un habit de laine ?

LOUISE.

Oh, très - contente, maman ; on n'en faute que mieux : je me souviens de l'histoire de Marthonie.

Mde. DELORME.

Voilà qui s'arrange à merveille. Cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrois la préférence. Mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger : les soins du ménage ne nous don-

ment que trop d'occupation. C'est à toi que je le destine, Henriette,

HENRIETTE.

Ah, grand merci, maman.

MDE. DELORME.

Attens quelques jours pour m'en remercier. Tu ne fais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prens. Je te connois. Tu es vive & emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraites, je serai forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien, oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta petulance ?

HENRIETTE

échangé contre un plus grand. 63

HENRIETTE.

Oh, maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez, l'autre jour lorsque vous me reprîtes ; j'aurois parié sur ma vie que cela ne me feroit plus arrivé. Bon ! à peine futes vous sortie, que Louise en se chauffant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colere contre ma sœur, & que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte. Mais c'étoit fait.

Mde. DE LORME.

Il est singulier que les enfans, qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en ayent presque jamais pour les autres. Vraiment

Avril 1783.

E

tu jouerois un joli personnage dans la société, si je laissois invétérer en toi ce défaut.

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE.

Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

HENRIETTE.

Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, & qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente & plus douce envers mon élève. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

changé contre un plus grand. 67

Mde. DELORME.

Avec de pareils sentimens, je ne
fuis plus inquiète de ta résolution.
Ah, ça, Louise, il te faudra tous
les jours travailler une heure de
plus, afin que la petite fille ait
bientôt ses chemises & ses bas.

LOUISE.

Oh je m'en charge de tout mon
cœur. Je craignois qu'Henriette ne
prit pour elle toute la besogne.

Mde. DELORME.

Charlotte, il faudra, je te prie,
avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE.

Oui, maman, je serai l'inspecteur
général.

MDE. DE LORME.

Allons, mes filles, hâtons nous
de porter tant de bonnes nouvelles
à nos pauvres gens. J'espère que
leur joye vous servira d'encourage-
ment & de récompense.

LES PETITS ENFANS.

IDYLLE IMITÉE DE
M. GESSNER.

MYRTIL ET CHLOE.

LE jeune enfant Myrtil, un jour,
dans la prairie,

Trouva sa jeune sœur. La jonquille
& le thyn

Se mêloient, sous ses doigts, à l'épine
fleurie,

Et des pleurs cependant s'échappoient
sur son sein.

Ah ! te voilà, Chloé, lui dit son
frère !

Pour qui viens-tu former ces guir-
landes de fleurs ?

70 *LES PETITS ENFANS.*

Mais qu'as-tu donc ? qui fait couler
tes pleurs ?

Tu penfes, je le vois, à notre pauvre
pere.

C H L O E.

Hélas ! Myrtil, fon mal le tourmente
fi fort !

Il s'agite, il fe frappe.

M I R T I L.

Il appelle la mort.

Moi, qu'il ne vit jamais fans me
sourire,

Je voulu l'embrasser ; ma sœur, dans
fon délire,

Il m'a regetté de ses bras,
Il ne me connoît plus : & fans ma
mere, hélas !

Je crois qu'il alloit me maudire.

LES PETITS ENFANS. 71

C H L O E.

O Ciel ! un si bon pere ! il jouoit avec
moi,

Lorsque ce mal cruel vint attaquer
sa vie.

J'étois sur ses genoux. D'une voix
affoiblie,

Ma fille, me dit-il, ma fille, leve-toi ;
Je me sens mal, très-mal. Une fueur
foudaine

Couvrit son visage, il pâlit ;

Il me remit à terre : & foible, sans
haleine,

Malgré tous mes secours, il eut bien
de la peine

A traîner ses pas vers son lit.

M I R T I L.

Mon pere, hélas ! du mal qui te
dévore,

Te verrons-nous longtems souffrir ?

72 *LES PETITS ENFANS.*

A peine ai-je sept ans, je suis bien
jeune encore ;

Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

C H L O E.

Non, il ne mourra point, mon frere,
je t'assure.

Nos parens, mille fois, nous ont dit
que les Dieux

Aimoient les vœux d'une ame pure.

A Pan, Dieu des Bergers, je vais por-
ter mes vœux,

Je lui porte ces fleurs. Qui, d'un
regard propice,

Il verra son autel embelli par ma main.

Et vois-tu là mon cher petit serin ?

Je veux encore au Dieu l'offrir en
sacrifice.

M I R T I L.

Attends-moi donc, ma sœur, je reviens
à l'instant.

LES PETITS ENFANS. 73

Je vais des plus beaux fruits remplir
ma pannetiere ;

Et le petit lapin, que m'a donné ma
mere,

Je veux aussi l'immoler au Dieu
Pan.

Il courut, & bientôt il revint auprès
d'elle.

Tous deux alors, en se donnant
la main,

Tournent leurs pas vers le côteau
prochain.

Ils y trouvent le Dieu sous la voute
éternelle

D'un vaste & ténébreux sapin.

Là, s'étant prosternés aux pieds de
sa statue,

Ils adressent au Dieu leur priere in-
génue.

74 *LES PETITS ENFANS.*

C H L O E.

O Pan ! nous t'implorons, daigne nous
secourir.

Toi qui sçais tout, tu sçais que
notre pere

Est, depuis bien des jours, en danger
de mourir.

Je n'ai pas, Dieu puissant, de grands
dons à te faire :

Ces fleurs font tout mon bien, je viens
te les offrir.

Vois, à tes pieds, je pose ma guir-
lande.

J'aurois voulu, si j'eusse été plus
grande,

En couronner ton front, en orner tes
cheveux ,

Mais je n'y puis atteindre. Accepte
cette offrande,

LLS PETITS ENFANS. 75

Et rends, Dieu des Bergers, rends un
pere à nos vœux.

M I R T I L.

Qu'avons-nous fait, hélas ! pour
te déplaire ?

Car en frappant notre malheureux
pere,

Je le vois bien, c'est nous que
tu punis.

Pour t'appaiser, ô Pan ! je t'apporte
ces fruits :

Laisse à nos vœux défarmer ta
colere.

Tout ce que nous avons, nous le
tenons de toi.

Je t'aurois immolé ma chevre la
plus belle ;

Mais elle est plus forte que moi.

76 *LES PETITS ENFANS.*

Quand je serai plus grand, je t'en
donne ma foi,
Je t'en offrirai deux à la saison
nouvelle.

C H L O E.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour
me consoler,
Les tendres amitiés qu'il s'empresse
à me faire.
Sur mon cou, sur mon sein, regarde-
le voler.

Eh bien, je vais je vais te
l'immoler,
Pour que tu sauves notre pere.

M I R T I L.

Tourne aussi tes regards sur mon
petit lapin.
Vois, je l'appelle, il vient. Il croit
qu'à l'ordinaire,

LES PETITS ENFANS. 77

Je voudrois lui donner à manger
dans ma main ;

Mais non, je vais te l'immoler
soudain,

Pour que tu sauves notre pere.

Ses petits bras tremblans l'alloient
déjà saisir,

Sa sœur l'imitoit en silence ;

Lorsqu'une voix : "Aux vœux de
l'innocence,

Les Dieux se-laissent attendrir.

Non, ils n'exigent point ces cruels
sacrifices,

Gardez, mes chers amis, ce qui fait
vos délices ;

Votre pere n'est plus en danger de
mourir".

78 *LES PETITS ENFANS.*

La santé, dès ce jour, fut rendue
à Pélage.

Sauvé par ses enfans, ce jour même,
avec eux,

Au Dieu conservateur il courut ren-
dre hommage.

Il vit ses petits-fils peupler son héri-
tage,

Et de ses petits-fils vit encor les
neveux.

LA SUITE

DE

L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR *de l'Ecole
Militaire.*

EUGENE, *son Fils.*

M. DE BELLECOMBE.

Mde. DE BELLECOMBE.

EDOUARD,

PORPHIRE,

TIMOLEON,

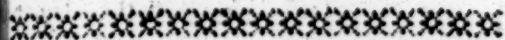
CECILE,

JOSEPHINE,

LA PIPE, *vieux Sergent avec une
Jambe de bois.*

} *leurs Enfants.*

*La Scene se passe dans la chambre
d'étude des enfans de M. de Belle-
combe.*



LA SUITE DE
L'ECOLE MILITAIRE.
DRAME EN UN ACTE.

S C E N E I.

PORPHIRE, TIMOLEON, CE-
CILE, JOSEPHINE, LA PIPE.

*(Cecile & Josephine sont occupées,
l'une à lire, l'autre à broder. Timo-
léon dessine sur une table. Porphire
fait l'exercice avec la béquille de la
Pipe).*

LA PIPE (à Porphire).

APPRETEZ vos armes—En joue—
Feu.—Allons, voilà qui est bien.
Rendez-moi ma béquille.

Août 1783.

F

82 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

(à Cecile & à Joséphine, en allant vers elles).

Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres ?

CECILE.

Y penses-tu, La Pipe ?

JOSEPHINE.

Des demoiselles ?

LA PIPE.

Qu'importe ? Dans la maison d'école militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais bonne grace que sous un fusil.

CECILE.

Oui, surtout quand c'est une belle qu'elle qui le représente.

LA PIPE.

Il est vrai ; mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah, pauvre La Pipe ! pauvre La Pipe ! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mousquet ! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

PORPHIRE.

Mais à ton âge, tu ferois déjà retiré du service.

LA PIPE.

Qu'appellez-vous, retiré ? Je ferois mort soldat sans ma jambe de bois.

84 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

Maudite jambe ! il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pieces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de fagôt, je ne me connois plus ; je me sens près d'entrer en fureur.

TIMOLEON.

Que veux-tu ? C'est un fruit de la guerre.

JOSEPHINE.

Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

LA PIPE.

Oui, vous avez raison. Je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'est ma croix de St. Louis à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée sous

La Suite de l'Ecole Militaire. 85

le feu, elle ne feroit pas aujourd'hui si sèche. J'en connois qui ne sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du canon ; & je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux, vous servirez un jour. Ah, perdez-moi bras & jambes plutôt que de recevoir la moindre contusion à votre honneur.

TIMOLEON.

Va, je te le promets.

PORPHIRE.

Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

LA PIPE.

Oui, votre pere & moi. Bellecombe & La Pipe ! Voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous ferez toujours les premiers à votre devoir.

S C E N E II.

TIMOLEON, PORPHIRE, CECILE, JOSEPHINE, LA PIPE, M. DE BELLECOMBE, (*qui est entré vers la fin de la scene précédente*).

(*Les enfans l'apperçoivent, courent vers lui, & crient à la fois*) :

Ah mon papa, mon papa !

La Suite de l'Ecole Militaire. 87

M. DE BELLECOMBE (*en les embrassant*).

Bon jour, mes bien-aimés.

(*Il tend la main à La Pipe*).

Bon jour, mon vieux ami. Je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

L A P I P E.

Oh, mon Capitaine, je les donne de bon cœur quand je ne vous vois pas ; mais quand vous êtes sous mes yeux, j'y ai presque du regret.

M. DE BELLECOMBE.

Pourquoi donc, je te prie ?

L A P I P E.

C'est que je vois alors clairement tout ce que cela produit. Oui, n'est-

88 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

ce pas ? Je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les renvoye un jour comme vous sans récompense, après avoir servi dans leurs plus belles années ?

M. DE BELLECOMBE.

A quoi bon me le rappeler, puisque moi-même j'ai cessé de m'en plaindre ?

LA PIPE.

Je m'en plaindrai pour vous & pour moi jusques à la mort. Mille bombes ! N'est ce pas une horreur ? Me réformer, moi la Pipe, pour une jambe de moins ! Un soldat est toujours bon quand il lui reste le cœur & la tête. Si l'on craint que des estropiés ne figurent pas

La Suite de l'Ecole Militaire. 89

bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles. Faites m'en un corps à part. N'en déplaîse à Picardie, Champagne, & Navarre, ce fera le premier de tous, j'en répons.

M. DE BELLECOMBE (*en souriant*).

Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure & de jeunesse !

L A P I P E.

Vous me fâchez de rire quand vous devriez tempêter plus que moi. Je suis un pauvre here sans conséquence, que l'on croit ne devoir plus regarder, lorsqu'il n'a pas tous ses membres. Mais vous d'un sang noble, vous qui

vous êtes distingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de blessures, être renvoyé sans pension, lorsque vous avez une famille nombreuse à soutenir ! Cela crie vengeance à la terre & au ciel.

M. DE BELLECOMBE.

Je n'ai pas de reproches à me faire ; il en est de plus malheureux.

(Il se tourne vers ses enfans qui paroissent émus & troublés).

Mes petits amis, vous avez assez travaillé ce matin pour prendre quelque relâche. Allez embrasser votre maman.

LES ENFANS.

Oui, oui, mon papa; & nous
reviendrons tout de suite à l'ou-
vrage,

S C E N E III.

M. DE BELLECOMBE, LA
PIPE.

M. DE BELLECOMBE.

Mon ami, je n'aime pas que tu me
parles ainsi devant mes enfans. Je
ne veux point qu'ils se croient en
droit de haïr leurs semblables. Ce
sentiment flétriroit de trop bonne
heure leurs ames. Il les rendroit

92 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

faux, misantropes & personnels. D'ailleurs ils sont destinés à vivre d'honneur & de gloire ; comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquiescer de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris ?

LA PIPE (*avec un ton d'ironie*).

Vous avez raison de défendre les hommes. Ils vous ont bien traité, les ingrats !

M. DE BELLECOMBE.

Il en est plus de bons que de méchans. Et quand il n'y auroit que toi seul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

LA PIPE (*en lui serrant tendrement la main*).

O mon capitaine !

La Suite de l'Ecole Militaire. 93

M. DE BELLECOMBE.

Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas à ton amitié que je dois la vie ?

LA PIPE.

Bon ! si je vous l'ai sauvée, je vous le devois bien pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous la Pipe n'auroit été qu'un ivrogne, un querelleur, un vaurien comme tant d'autres. C'est vous qui en avez fait un brave homme. Je serois resté toute ma chienne de vie simple soldat, si l'on m'avoit laissé croupir dans mes vices. De guichet en guichet je me suis avancé. Dieu merci me voilà sergent. Au

94 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

moyen de ce titre, on est, je crois, quelque chose dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de colonel. Mais ô maudit boulet ! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les grades ?

M. DE BELLECOMBÉ.

Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos. Cela vaut bien les honneurs.

LA PIPE.

Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai souffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année. Je vous suis peut-être à charge, mon capitaine ?

La Suite de l'Ecole Militaire. 95

M. DE BELLECOMBE.

Que dis tu, mon ami ? un enfant l'est-il jamais à son pere ? Et n'es tu pas un de mes enfans ? Dieu merci, j'aurai du pain encore. Si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, & autant que moi.

LA PIPE.

Eh-bien, je la prendrai ; mais j'espere que je vous la revaudrai bientôt ; je viens de trouver un bon travail dans la ville.

M. DE BELLECOMBE.

Tant mieux, j'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc ?

LA PIPE.

Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer de

96 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

lui tricoter des bas pour les vendre ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est bien ; cela t'occupera du moins.

LA PIPE.

Comment, c'est bien ? Quel plaisir d'assommer ce drôle de ma béquille !

M. DE BELLECOMBE.

Je me flatte que ce n'est pas là ce bon travail dont tu me parlois, que d'assommer les gens ?

LA PIPE.

Ce feroit toujours cent fois mieux. Vraiment il feroit beau voir la Pipe tricoter comme une femme ! Je me contentai d'envoyer les aiguilles

guilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée : Tu peux donc travailler ? J'allai chez un fourbisseur, & je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames, & les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres & des épées ! & puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon capitaine, faites moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE.

Non, mon ami, garde les pour toi. Un coup de vin est de tems en tems nécessaire à ton âge.

LA PIPE.

Du vin ? oh, je ne m'y jouerai plus. Je vous connois trop bien

Août 1783.

G

98 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

l'un & l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

M. DE BELLECOMBE.

Tu peux avoir d'autres besoins, moi je n'en ai aucun.

LA PIPE.

Oui, lorsque vous manquez de tout, lorsque vous ne vivez que de pain & d'eau avec votre famille, C'est aussi trop fier, mon capitaine, vous me refusez parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe, qui m'as empêché d'être un Chevert !

M. DE BELLECOMBE.

Tu me connois mal, mon enfant, si je recevois rien de personne au

monde, ce ne seroit que du Roi
ou de toi.

LA PIPE.

Comment ! tous les deux sur
la même ligne ?

M. DE BELLECOMBE.

Mon Roi n'est que mon maître : je vois comme un Dieu dans
mon ami ; & tu es le seul que
j'aye sur la terre.

LA PIPE (*se jettant dans ses bras*).

Eh bien, mon ami capitaine,
prenez donc mes dix fols.

M. DE BELLECOMBE.

Je t'ai dit que je n'en avois pas
besoin, je ne t'ai pas trompé,

Mais écoute. Il peut venir un tems où une plus forte somme me seroit nécessaire. Fais quelques épargnes pour être en état de me l'offrir.

L A P I P E.

Oh, je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi. Mais n'importe. Je prens vos paroles à la lettre ; & mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac ; & je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colere de peur de casser ma pîpe.

M. DE BELLECOMBE.

Fort bien, mon enfant, vas en fumer une à l'honneur de notre

amitié. Je vois venir Mde. de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens seul avec elle.

L A P I P E.

Oui, mon capitaine. Aussi bien j'ai besoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la pensée d'une bataille.

S C E N E IV.

M. DE BELLECOMBE,

MDE. DE BELLECOMBE.

Mde. DE BELLECOMBE.

QUE s'est-il passé, cher époux ?
Tu viens de m'envoyer nos enfans.
Il m'a semblé voir sur leurs traits

une altération qui ne leur est pas ordinaire. Je n'ai pas voulu leur en demander la cause. J'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami. Nous est-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puisse adoucir dans ton ame par mes consolations ?

M. DE BELLECOMBE.

Non, chere épouse. Avec les secours que je trouve dans ta tendresse, je puis supporter tous les malheurs ; & s'il m'en survenoit d'imprévus, je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais rassure-toi. Notre condition, graces à Dieu, n'est pas empirée.

Mde. DE BELLECOMBE.

D'ou peut donc venir cet air de
mélancolie que j'ai remarqué dans
nos enfans ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que notre vieux soldat, par
un excès de zele & d'amitié, s'est
emporté, en leur présence, jusqu'à
des plaintes ameres sur l'injustice
que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en
étoient frappés. J'ai craint que cette
idée ne leur inspirât du décourage-
ment ; & je te les ai envoyés pour
en effacer l'impression par tes ca-
resses.

Mde. DE BELLECOMBE.

Les pauvres petits malheureux !
hélas ! ils ne savent pas à quelle

triste condition ils sont condamnés sur la terre.

M. DE BELLECOMBE.

J'espère que leur sort ne sera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusques ici du moins, je ne vois pas qu'ils aient eu à se plaindre de leur destinée.

M^{de}. DE BELLECOMBE.

Quoi ! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer ?

M. DE BELLECOMBE.

Ils ne les ont pas connues. Elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auroient elles servi qu'à les amollir, à énerver leurs forces

comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste, & de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusemens puériles & frivoles, ils savent déjà trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience & sans murmure. Te l'avouerai-je, chere épouse ? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrâce l'état dans lequel le sort nous retient. Au milieu des joyes insensées du monde, aurions nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime

& de respect que nous a donnés l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur. Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, & qui peut-être les eussent aggravées par leurs perfidies : tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance & par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers alimens de la vie ! nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons

La Suite de l'Ecole Militaire. 107

chaque jour de leurs progrès & de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles & généreux qu'ils expriment déjà font notre ouvrage. C'est nos leçons & nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle. Et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

Mde. DE BELLECOMBE.

O cher & digne époux, comme je sens mon ame s'élever par ton courage !

M. DE BELLECOMBE.

C'est ta constance qui jusques à présent l'a soutenu. Livré à moi seul, j'aurois succombé sous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, & vaincre toutes les foiblesses de ton sexe, pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi ?

Mde. DE BELLECOMBE.

Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices. Ils ne font rien pour une mere. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois à ce prix entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour

nos enfans ! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la cour ? Penses-tu que de nouvelles démarches ne feroient pas enfin plus heureuses ?

M. DE BELLECOMBE.

Tu fais quel a été le succès des premières. Si je n'ai pu rien obtenir lorsque des services récents parloient en ma faveur, si le traître qui m'abusoit par les dehors de l'amitié, a refusé lâchement d'appuyer mes justes demandes de peur d'user son crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années ? La longueur même de mon silence serviroit de prétexte à de nouveaux refus.

110 *La Suite de l'Eeole Militaire.*

Ils rouvriroient des playes à peine refermées dans mon cœur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets, je n'irai pas du reste acheter des remords.

Mde. DE BELLECOMBE.

Quoi mon ami ?

M. DE BELLECOMBE.

Oui, quand il ne m'en coûteroit que le tems précieux que je déroberois à l'instruction de mes fils. Si j'osois me permettre quelques espérances, & qu'elles fussent encore trompées, je sens que je ne pourrois y survivre, ou je trainerois des jours insupportables dans l'amertume & dans le désespoir.

La Suite de l'Ecole Militaire. 111

Non, chere épouse, n'imitons pas ces peres qui croient avoir satisfait à toutes les obligations de la nature, en abandonnant avec regret à l'éducation de leurs enfans une partie de leur superflu. C'est par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre sang. Vivons de pain, & qu'ils foyent dignes de nous.

Mde. DE BELLECOMBE.

Ils le feront, mon ami. Nous n'aurons pas engendré de monstres.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai déjà conçu cet espoir flateur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte & sensible, de la franchise, du courage & de l'élé-

vation, toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura pour s'avancer deux motifs les plus puissans sur de grands caractères, des obstacles à vaincre, & par là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu surtout depuis deux ans se livrer à l'étude, & en dévorer les plus épineuses difficultés! Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action. Je voyois sa pensée le porter sans cesse dans les plus beaux siècles de Sparte & de Rome, pour y rechercher avec avidité jusqu'aux moindres détails de l'enfance des héros. Comme les premières années de Cyrus, ainsi que de Bayard, l'enflammoient d'une émulation

émulation de tempérance, de grandeur d'ame & de fermeté ! Je crois qu'il ne lui manqueroit qu'une circonstance heureuse pour montrer déjà ce qu'il peut être un jour.

Mde. DE BELLECOMBE.

Mais dans la position où il se trouve, quand est-ce que cette circonstance pourra s'offrir ?

M. DE BELLECOMBE.

Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand cœur la fait naître lorsqu'elle lui manque. Oui, mon Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

Août 1783.

H

S C E N E V.

M. DE BELLECOMBE,
Mde. DE BELLECOMBE, POR-
PHIRE, TIMOLEON, CECILE,
JOSEPHINE.

PORPHIRE.

MON papa, vous parliez, je crois,
de mon frere ?

M. DE BELLECOMBE.

Il est vrai, mon fils. Tu fais qu'il
n'est pas un moment dans la jour-
née où nous ne soyons occupés de
quelqu'un de vous.

JOSEPHINE.

Est-ce que vous auriez reçu de
ses nouvelles ?

M. DE BELLECOMBE.

Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez pour favoir tout ce qu'il fait, fans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il songe à me donner des marques de sa tendresse par son exactitude à ses exercices, & son application à ses travaux. Porphire, j'espère que sa bonne conduite te servira dans quelque tems de recommandation pour être admis dans l'école.

P O R P H I R E.

Mon papa, je dois y entrer avant mon frere : je veux à mon tour ouvrir une bonne porte pour lui.

M. DE BELLECOMBE.

Je comptois en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens & sans protecteurs, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous surpasser à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi vous voyez d'un côté quelle honte, & de l'autre quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

P O R P H I R E.

Mais, mon papa, La Pipe di-

La Suite de l'Ecole Militaire. 117

soit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services.

TIMOLEON.

Je suis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

JOSEPHINE.

Oui, je voudrois bien favoir pourquoi le Roi vous a laissé dans l'oubli.

M. DE BELLECOMBEE.

C'est que peut-être il en est d'autres encore plus dignes de ses récompenses, ou que les charges de sa couronne combattent ses généreuses dispositions. D'ailleurs j'ai négligé de solliciter sa justice pour

vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez en vous y distinguant rappeler ses yeux sur moi ; & c'est alors que je jouirais doublement de ses bienfaits.

P O R P H I R E.

Oh, s'il ne tient qu'à mon courage. . . .

T I M O L E O N.

Quoi ! Nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous ?

M. DE BELLECOMBE.

Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtés à votre mere & à moi.

La Suite de l'Ecole Militaire. 119

Nous les avons toujours faits sans regret, & même avec une joye bien vive. Le ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vous alliez le tromper un jour ! si le fruit de tant de peines devoit être perdu ! Comment vous présenter cette affreuse image ! Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mere à la désolation, & votre pere descendant avec déshonneur dans le tombeau !

P O R P H I R E.

Non, non. C'est nous offenser que de le craindre.

T I M O L E O N.

Oui, si vous nous aimez, foyez

H 4

bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai mis en vous mon existence entière. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

P O R P H I R E.

Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines !

T I M O L E O N.

Plutôt mourir mille fois, que de vous faire rougir !

M. DE BELLECOMBE.

Eh bien ! je reçois devant le ciel cette assurance ; & je n'ai plus

rien à desirer. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

C E C I L E.

O mon papa, que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux !

M. DE BELLECOMBE.

Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir, au sein de ma retraite, des joyes douces & paisibles d'un pere. Que manqueroit-il un jour à ma félicité, si tandis que mes fils honoreroient ma vieillesse par leurs talens & leurs grandes actions, mes filles la soulageoient par leurs soins, & la paroient de leurs vertus ? si je les voyois se

rendre dignes des nobles établissemens que leur nom & la gloire de leurs freres peuvent leur procurer ?

(Il va prendre par la main Mde. de Bellecombe que l'excès de sa sensibilité a rendu muette pendant toute cette scene).

O chere épouse, conçois tu nos transports ? voir l'honneur & la joye se répandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître !

P O R P H I R E.

Vous ne dites rien, maman ?

C E C I L E.

Maman, vous pleurez ?

M^{de}. DE BELLECOMBE.

C'est de joye, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre pere vient de se peindre.

P O R P H I R E.

Oh ! nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frere, mes sœurs, jurons le tous à ses genoux. J'en répons au nom d'Edouard comme pour moi-même.

(Ils tombent aux genoux de leur mere qui les releve & les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, & les serre contre son cœur).

S C E N E VI.

M. DE BELLECOMBE, M^{DE}.
DE BELLECOMBE, PORPHI-
RE, TIMOLEON, CECILE,
JOSEPHINE, LA PIPE.

LA PIPE (*en se précipitant dans la
chambre*).

O Mon capitaine ! mon capitaine !

M. DE BELLECOMBE.

Qu'est ce, mon ami ?

LA PIPE.

Je viens de le voir. Il arrive.

M. DE BELLECOMBE.

Qui donc ?

L A P I P E.

Lui, vous dis je. Mon meilleur
ami. Après vous pourtant, mon
capitaine.

M. DE BELLECOMBE.

Edouard ?

Mdc. DE BELLECOMBE.

Mon fils ?

P O R P H I R E.

Mon frere ?

CECILE ET JOSEPHINE.

Où est-il ? où est-il donc ?

T I M O L E O N.

O mon cher La Pipe, est-ce bien
vrai ?

LA PIPE.

Quand je vous le dis ! Il a failli me renverser par terre en se jettant sur moi. Il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant ! Toujours le même ! Il me suit. Il va monter.

Mde. DE BELLECOMBE.

Pourquoi revient il ? O ciel ! il n'y a que dix jours qu'il est dans son Ecole. L'en auroit on déjà . . .

M. DE BELLECOMBE (*l'interrompant*).

Que dites vous, Madame ? Soupçonner mon Edouard ! Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé.

M^{de}. DE BELLECOMBE.

Pardonne à mon inquiétude. Cependant, que devons-nous penser, mon ami ?

M. DE BELLECOMBE.

Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'est point.

(Il court à sa rencontre).

S C E N E VII.

M. DE BELLECOMBE, M^{de}.
DE BELLECOMBE, EDOU-
ARD, PORPHIRE, TIMOLE-
ON, JOSEPHINE, LA PIPE.

EDOUARD *(se jettant dans les
bras de son pere).*

O Mon papa, mon papa ! quelle
joye de vous revoir !

M. DE BELLECOMBE.

Embrasse moi, mon fils ! encore une fois. Quel est donc le sujet qui te ramene auprès de nous ?

EDOUARD.

Il est là dedans. Lisez, lisez.

(Il lui donne des papiers).

(Il court ensuite vers sa mere & se précipitant à son cou):

O ma chere maman, vous ferez bien contente !

(Il se retourne vers ses freres & ses sœurs & les embrasse).

Bon jour, mes freres. Bon jour mes petites sœurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas ? Vous

ne

La Suite de l'Ecole Militaire. 129

ne ferez pas fâchés de mon retour,
quand vous saurez pourquoi je suis
venu.

J O S E P H I N E.

Oh, nous en sommes déjà bien
aîsés sans le savoir.

E D O U A R D.

J'avois hier écrit à mon papa
pour lui annoncer de bonnes nouvel-
les. Mais j'ai tant prié le Gouverneur
qu'il m'a permis de les apporter
moi-même. Cela ne vaut-il pas
mieux ?

C E C I L E.

Oh, sûrement, sûrement !

M. DE BELLECOMBEE

(interrompant sa lecture).

Que vois-je ? Une pension de
Acût 1783. I

130 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

douze cens livres pour moi, & de
trois cens pour mon fils, que le
Roi nous accorde !

Mde. DE BELLECOMBE.

O ciel est il possible ?

LA PIPE.

Mille bombes ! si c'étoit vrai !

TOUS LES ENFANS.

Comment, comment, mon papa !

M. DE BELLECOMBE (*d'un ton
calme*).

Tiens, chere épouse, lis toi-même.
(*avec transport*).

Quel est cet homme généreux qui
a daigné porter mes services au pied
du trône, quand tout le monde sem-

La Suite de l'Ecole Militaire 131

bloit m'abandonner ? Le Roi fait donc enfin que je n'ai pas porté ses armes fans gloire. O mon prince, je pouvois vivre heureux, privé de tes dons, mais non de ton estime ! Edouard , à qui dois-je ce noble bienfait ?

S C E N E VIII.

LE GOUVERNEUR *de l'Ecole Militaire*, EUGENE *son fils*,
M. DE BELLECOMBE, M^{DE}.
DE BELLECOMBE, EDOU-
ARD, PORPHIRE, TIMO-
LEON, CECILE, JOSEPHI-
NE, LA PIPE.

(*Edouard court vers la porte, sort avec précipitation, & rentre aussitôt, en tenant le Gouverneur par la main*).

E D O U A R D.

LE voici, le voici, mon papa. Voici
notre bienfaiteur & mon second pere.
Voyez aussi mon frere Eugene que

je vous présente. Un nouveau fils pour vous & pour maman.

LE GOUVERNEUR.

Daignez me pardonner si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une maniere si brusque. Je n'aurois pas voulu perdre la scene attendrissante dont je suis témoin.

M. DE BELLECOMBE.

Jouissez en, Monsieur, puis qu'elle est votre ouvrage.

Mde. DE BELLECOMBE.

Je sens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

LE GOUVERNEUR.

Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle, mais je n'en suis pas le

134 *La Suite de l'Ecole Militaire.*

héros. C'est à cet enfant que la gloire en appartient.

Mde. DE BELLECOMBE.

A mon fils ?

M. DE BELLECOMBE.

A mon Edouard ?

LE GOUVERNEUR.

Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former son cœur & son esprit. Il s'en privoit à son tour pour satisfaire à votre infu sa reconnoissance. Pardonnez, Monsieur, si je parois instruit du secret de l'intérieur de votre maison. Votre fils ne l'a point trahi. C'est moi qui l'ai surpris dans le fond de son cœur. Depuis

son entrée à l'Ecole, il ne vouloit prendre que les plus grossiers alimens. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. C'est en m'insinuant dans son ame par des caresses que j'en ai pénétré. Il ne vouloit pas être plus heureux que son pere qui souffroit tant pour lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en instruire notre juste Monarque. Le tendre sacrifice de votre fils lui parloit tout seul en votre faveur. De plus votre nom se trouvoit avec une distinction flatteuse dans sa memoire. Il a dit (ce sont ses propres paroles) qu'il s'estimoit heureux de pouvoir récompenser vos anciens ser-

vices, & le soin que vous prenez de lui former dans vos enfans des fujets d'une si grande espérance. Le digne ministre m'a même rapporté que tandis qu'il disoit ces mots, une de ses larmes avoit coulé sur votre brevet.

M. DE BELLECOMBE.

O Monsieur, pardonnez à la foiblesse de la nature ! J'avois des forces pour supporter le malheur ; je n'en ai point pour résister à tant de joye. Mon fils ! mon cher Edouard ! c'est donc ainsi que tu fais aimer ton pere !

E D O U A R D.

Ah je n'ai fait pour vous un mo-

ment que ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années !

(Il se retourne vers sa mere, & la voit prête à s'évanouir).

Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à présent que vous êtes riche. Ma petite pension est pour vous.

(Mde. de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, & l'accable des plus tendres caresses).

LE GOUVERNEUR.

Dieu ! quel tableau touchant ! Mon brave Edouard, vous souviendrez vous que je veux être aussi votre pere ?

EDOUARD.

Oh, toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugene. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGENE.

Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie.

(Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras).

LE GOUVERNEUR.

J'ai pris la liberté de l'amener près de vous pour lui faire respirer les sentimens & les vertus qui regnent dans votre maison. Il avoit su dé-

La Suite de l'Ecole Militaire. 139

mêler avant moi le cœur d'Edouard :
& c'est lui qui le premier a recher-
ché son amitié.

M. DE BELLECOMBE.

Si vous lui donnez un ami dans
mon fils, je dois en trouver un
dans son pere.

LE GOUVERNEUR.

J'ambitionnois le titre que vous
m'offrez. En voici de ma part le
gage.

(Il lui tend la main).

LA PIPE.

Oh, je ne puis y tenir plus
longtems.

(Il laisse tomber sa béquille, & se jette sur leurs mains qu'il presse dans les siennes).

Excusez, Monsieur, mais où mon capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes un brave homme. C'est moi qui vous le dis ; & La Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE.

Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein d'honneur ; & ce mouvement de son affection ne peut vous être indifférent. Hélas ! elle m'a consolé de bien des peines.

La Suite de l'Ecole Militaire. 141

LE GOUVERNEUR.

S'il en est ainsi, je reçois ses sentimens avec plaisir. Oui, mon enfant, touchez-là. Tous les guerriers sont freres.

LA PIPE (*avec transport*).

O mon autre bonne jambe, où est-tu ? que je puisse danser de joye pour tout le bonheur de cette journée.

FIN.



